
Multiréférentielle (analyse)

L'analyse multiréférentielle des situations, des pratiques, des phénomènes et des faits de nature institutionnelle, notamment dans le champ éducatif, se propose explicitement une lecture plurielle, sous différents angles, et en fonction de systèmes de références distincts, non supposés réductibles les uns aux autres, de tels objets. Beaucoup plus encore qu'une position méthodologique c'est un parti-pris épistémologique. L'éducation, si nous conservons cet exemple, définie comme une fonction sociale globale traversant l'ensemble des champs des Sciences de l'Homme et de la Société, intéressant, par conséquent, autant le psychologue que le psychologue social, l'économiste que le sociologue, le philosophe que l'historien, etc, etc, est appréhendée dans sa complexité. C'est cette dernière notion, en effet, qui grâce aux développements de l'anthropologie contemporaine (E. Morin), nous semble la plus propre à fonder la nécessité d'une analyse multiréférentielle en introduisant, justement, à une épistémologie autre.

Les sciences positives découpent le réel et "construisent", littéralement, les "faits", pour déduire de tels agencements des "lois" et des théories, mais leur "pari" est toujours celui de la décomposition, (c'est l'étymologie du terme "analyse"), de la division, de la recherche d'éléments de plus en plus simples, de plus en plus fondamentaux, dont la combinaison donne, justement, les "raisons" ou les "causes" des propriétés de l'ensemble.

Cette démarche analytique, "classique", fondée sur l'hypothèse d'une réduction, toujours possible, du complexe à l'élémentaire, et, par conséquent, de l'hétérogène à l'homogène, établira, du même coup, une frontière utile entre l'opinion vulgaire, la doxa, les croyances, les mythes, toutes formes de complaisances pré-scientifiques, et les énoncés de savoir permettant une administration de la preuve, à tout le moins cautionnés par une cohérence axiomatique. De ce fait des formes de réflexion, pourtant rationnelles, ne pourront trouver l'occasion de se confronter aux énoncés scientifiques. Elles restent de l'ordre de la Philosophie, de l'Art, de la Poéticité, du Roman ou du Discours. Ainsi, en leurs temps, les phénoménologies, les approches herméneutiques, la psychanalyse naissante, les sociologies critiques, etc. Tout ce qui pouvait mettre en jeu l'Imaginaire était réputé : fumée, reflet, illusion. L'implication était la tare initiale, sinon le péché originel de la connaissance, sans doute inévitable, mais dont on devait chercher à se défaire, au moins à réduire par des démarches méthodologiques appropriées. L'opacité, la complexité, étaient ou bien considérées comme un état seulement provisoire de l'objet, alors réductible en éléments plus simples par l'analyse, ou bien abandonnées aux ténèbres extérieures, hors de la raison. Autrement dit, l'objet de connaissance était supposé fondamentalement susceptible de transparence, lorsqu'un travail convenable de l'esprit, des méthodologies adéquates, le débarrassaient des illusions sensibles, comme de tout ce qui pouvait encore venir l'encombrer, le surcharger, le déformer. Par transparence, il

faut, ici, entendre, plus encore que ce qui peut être traversé par le regard, embrassé, totalement décrit, défini ou inspecté, selon le sens courant, ce qui peut être construit, effectivement, physiquement, au besoin, mais encore déconstruit (décomposé) et reconstruit identique, avec toutes ses propriétés, par l'esprit connaissant. En ce sens, un objet mathématique : nombre, espace, volume, fonction est totalement constructible-déconstructible-reconstructible; plus généralement, tout produit d'une combinatoire ou d'une axiomatique. De même une machine, si complexe soit-elle, est, transparente, en dépit de la notion de "boite noire" forgée par les cybernéticiens, d'abord, reprise et utilisée par les techniciens, ensuite. Le concepteur, le constructeur, le réparateur et l'utilisateur la peuvent connaître quasi-totalement, chacun de par ses entrées propres. En ce sens, ce n'est plus tellement le regard mais "l'esprit", l'intelligence, qui sont censés "traverser" plus ou moins totalement la "chose". Mais notons le, déjà, ici, il n'y a pas de coïncidence possible entre cette vision des choses et le phénomène vivant, ou, plus spécifiquement encore, humain et social. Aucune réduction n'est alors légitime. Certes, l'intelligibilité des phénomènes vivants consiste, aussi, à reconstruire, à "formaliser" et à "modéliser", parfois à schématiser l'idée que l'on se fait de leur fonctionnement supposé, mais un tel travail d'analyse et de synthèse, la décomposition abstraite ou concrète, par exemple : la dissection de l'organisme vivant, aboutissent toujours à l'évaporation, à la disparition des propriétés et des caractères les plus spécifiques et les plus globaux de l'objet de telles investigations : la vie, l'existence, la conscience, notamment celles qui se sont établies, générées, construites dans un effet d'après-coup, de récurrence, sur lequel nous allons revenir. Dire que ce qui est spécifiquement humain est toujours, aussi, naturellement opaque, et relève autant, sinon plus, d'une herméneutique que de la démarche explicative, c'est insister sur le caractère à la fois objectif et subjectif, impliqué, et surtout polémique de l'univers auquel il appartient. Quels que soient les déterminismes qui conditionnent et peuvent expliquer ses modes de fonctionnement, il a en propre (auto) un pouvoir de négation, de contre-stratégie qui lui donne, au moins en partie, l'intelligence de ces déterminismes et une certaine capacité d'y réagir, de s'y adapter, si ce n'est de les transformer. En outre, comme E. Morin a cherché à le mettre en évidence, les phénomènes de récurrence, de rétro-action prennent une importance, beaucoup plus grande, dans un tel univers, déjà temporel et historique, que dans les "espaces", ou étendues, logico-mathématiques, ou physico-mécanistes. L'opacité, proche parente, ici, de la poéticité, ("poiesis" de la culture de la Grèce antique), est peut être reconnaissance, aussi, des rôles et des fonctions d'un appareil imaginaire, sans accepter, pour autant, un retour à la magie des origines. C'est, de même, l'intuition et la forme de pensée dyonisiaques, convenablement conjuguées aux lois de la perspective appolinienne. Cette reconnaissance de l'opacité est rappel des particularités de l'intimité. Elle correspond donc assez exactement à ce que d'autres, nous le verrons plus loin, définissent comme indexicalité. En ce sens, l'explicitation et l'élucidation,

toujours plus ou moins tributaires de l'hypothèse de l'efficacité propre d'un inconscient et, plus généralement encore, d'une fonction "imaginaire", sont tout autre chose que l'explication. On retrouve, alors, la distinction déjà établie, au siècle dernier, par l'école herméneutique allemande, notamment par Dilthey, entre Sciences de l'explication et Sciences de la "compréhension". Nous pourrions, aussi bien, paraphraser aujourd'hui, en repérant des Sciences de l'implication comme autres que celles vouées à l'explication (le rôle de la "pliure", en dedans ou en dehors, suggéré par l'étymologie, n'étant, ici, nullement négligeable).

Malgré des tentatives pour les "calquer", plus ou moins, sur le "patron" des sciences exactes, on ne peut plus se contenter, aujourd'hui, d'une démarche seulement "positiviste", dans le cadre des sciences anthropo-sociales, au sein desquelles se situent, incontestablement, les différents "regards qui prétendent rendre compte, scientifiquement, des phénomènes intéressant le fonctionnement des organisations et des institutions comme le jeu des différentes pratiques sociales qui en sont la traduction.

Dans la mesure, précisément, où leur objet, tout à la fois individuel et collectif, l'homme, n'est pas indifférent aux productions de savoir qui le concernent et y réagira, par conséquent, il interférera constamment avec les dispositifs d'analyse et d'investigation qui lui seront appliqués, en perturbant le fonctionnement. Si l'on convient que la recherche est, en quelque sorte, une stratégie de connaissance, il faut encore savoir qu'un tel objet est toujours capable, consciemment et inconsciemment, de secréter des contre-stratégies appropriées. Cette capacité négatrice, parce qu'elle est le propre du vivant, a fortiori de l'homme, ne saurait jamais être totalement éliminée de la démarche scientifique qui n'entend pas se limiter aux seuls comportements observables, sinon "objectivables" ou aux analyses statistiques. Il faut, aussi, prendre en compte la dimension du sujet.

Lorsque Edgar Morin veut spécifier les phénomènes bio-anthropo-sociaux, il les caractérise, en ce sens, comme hyper-complexes. La notion de complexité mériterait déjà, à elle seule, un très ample développement, notamment pour cesser d'être ou d'apparaître la panacée, le gadget à la mode, qu'invoquent, trop volontiers, sans très bien les comprendre, nombre de courants modernistes. Disons simplement, ici, en quelques mots, qu'elle s'oppose à l'ambition simplificatrice, bien marquée par la science cartésienne (diviser la difficulté.....). C'est toute la critique de la forme de pensée disjonctive et disciplinaire qui marque encore notre connaissance et les principaux courants de recherche de notre temps. Reconnaître la complexité comme fondamentale dans un domaine de connaissance donné, c'est donc, tout à la fois, postuler le caractère "molaire", holistique, de la réalité étudiée et l'impossibilité de sa réduction par découpage, par décomposition en éléments plus simples. Toutefois cette impossibilité de séparer ou de décomposer les "constituants"

d'une réalité complexe n'interdit nullement le repérage ou la distinction, effectués par l'intelligence, au sein de tels ensembles, à partir de méthodes appropriées. Cela suppose une "vision", tout à la fois "systémique", compréhensive et herméneutique des choses, pour laquelle les phénomènes de relations, d'interdépendance, d'altération, de récurrence, fondant éventuellement des propriétés quasi-holographiques, deviennent prééminentes pour l'intelligibilité. Reconnaître et postuler la complexité d'une réalité, c'est, en outre, admettre sa nature, à la fois homogène et hétérogène, son opacité, sa multi-dimensionnalité, exigeant, alors, pour une compréhension plus fine, une "multiréférentialité". En ce sens, l'idée même de complexité s'oppose évidemment à l'idéal, encore plus suspect que naïf, de "transparence", véhiculé par les technocraties contemporaines. Mais, il ne faut pas non plus s'y méprendre, l'hypothèse de la complexité ne signifie nullement un retour à une position agnostique, mystique ou simplement magique. Il faut plutôt y entendre un appel à une autre forme de rationalité, nécessaire pour sortir des errements et des impasses d'une pensée simplifiante, véritable forme de la barbarie moderne.

Nous venons de le dire, cette complexité se donne souvent à connaître en tant que "multi" ou "pluri" dimensionnalité, ainsi prêtées à l'objet. Du côté du ou des regards qui prétendent d'en rendre compte, il est, alors, préférable de parler de multiréférentialité. Ces deux notions ne doivent pas être confondues. Pour expliquer brièvement la différence, l'une comme l'autre peuvent se réclamer également de l'idée de "complémentarité". Mais cette dernière, elle même, recouvre des contenus très différents. Si je parle de deux "angles complémentaires" dont la somme donne un angle droit, la complémentarité que j'évoque est celle de deux sous-ensembles homogènes l'un à l'autre. Lorsque nous disons que les différents "sens" (la vue, l'ouïe, le toucher, etc) sont complémentaires, nous parlons déjà de réalités plus hétérogènes entre elles, mais restant toutefois pré-coordonnées, "pilotées", par un système nerveux central. Lorsque, enfin, nous voulons souligner l'importance de perspectives "complémentaristes" pour l'intelligibilité des phénomènes, dans le cadre des sciences anthropo-sociales, faisant, par exemple, appel à des systèmes de référence, à des grilles de lecture, différents, (psychologiques, psychosociaux, sociologiques), la "complémentarité" est, ici, celle d'ensembles foncièrement, sinon irréductiblement hétérogènes. Le travail d'analyse consiste moins à tenter de les homogénéiser, au prix d'une réduction inévitable, qu'à chercher à les articuler, sinon à les conjuguer. Cette perspective suppose évidemment de faire le deuil d'un "monisme" tenace dans notre culture. Nous avons, ainsi, développé un modèle d'intelligibilité des pratiques éducatives, en distinguant des "regards" centrés sur les individus ou les personnes (perspective psychologique), sur les interactions et sur le groupe (perspectives psychosociales), sur les organisations et les institutions (perspectives plus sociologiques), assortis de leur systèmes de références propres. Il s'agit, ici, de "perspectives", et non de "niveaux", comme on l'a, parfois, cru. Le

"complémentarisme" de G Devereux est une autre forme de multiréférentialité et, de son côté, l'analyse ethno-méthodologique des pratiques sociales est également plurielle, du fait même de l'indexicalité qu'elle contribue à mettre en évidence. C'est bien pourquoi l'analyse institutionnelle s'y intéresse, aujourd'hui, notamment au sein de la mouvance institutionnaliste de Vincennes-St-Denis. Il s'agit bien, alors, d'une "alternative" épistémologique. En regard d'une science, conçue seulement en fonction des universaux, c'est le statut de la "particularité" (et celui de la "singularité") qui constituent, aujourd'hui de nouvelles problématiques scientifiques, appelant, de surcroît, d'autres formes de pensée, moins digitales, plus analogiques, plus paradoxales, surtout, ouvrant, enfin, à des perspectives dialectiques. Par rapport à l'analyse institutionnelle qui se constituait, autour des années soixante, l'analyse multiréférentielle, voulait, surtout, maintenir la légitimité d'autres perspectives, en dénonçant, seulement, la reification dont elles devenaient les objets, en insistant sur la nécessité d'un pluriel. Aujourd'hui, ces idées ont fait leur chemin. Comme le dit, volontiers, René Lourau l'approche institutionnelle est, résolument, "complémentariste".

Tantôt l'analyse multiréférentielle s'appliquera à l'intelligibilité des concepts et des notions, tantôt à celle des situations. Il faut, en effet être bien conscient que la majeure partie des "recherches institutionnelles portent sur des "pratiques sociales", beaucoup plus que sur des phénomènes ou des "faits", usuellement entendus. De ce fait, l'analyse ne se définit plus, comme traditionnellement, par sa capacité de découpage, de décomposition, de division-réduction en éléments plus simples, mais par ses propriétés de "compréhension", "d'accompagnement" des phénomènes vivants et dynamiques auxquels elle s'intéresse. C'est bien pourquoi ce type d'analyse convient tout particulièrement aux recherches-actions (R.Barbier) et aux "interventions", socianalytiques ou autres (R.Hess).

En fait, il faudra distinguer entre :

- une multiréférentialité de compréhension, au niveau de l'approche clinique, forme d'écoute destinée à la familiarisation des intervenants avec les particularités indexicales et symboliques, ainsi qu'avec les significations propres des "allant-de-soi", des formes triviales, mis spontanément en oeuvre par leurs partenaires ;
- une multiréférentialité interprétative, exercée également au niveau des pratiques, à partir des données précédentes et visant, à travers la communication, un certain traitement de ce matériel ;
- une multiréférentialité explicative, plus interdisciplinaire, et orientée vers la production de savoir. Il y a, ici, une difficulté pour la pensée : l'hétérogénéité évidente entre les multiréférentialités compréhensives et interprétatives, d'une part, liées à l'écoute, et ordonnées selon la temporalité, et la multiréférentialité explicative (supposant, elle-même, des référentiels hétérogènes extérieurs) toujours ordonnée à une spatialisation au moins idéale. C'est aussi le problème de

l'écoute et de l'observation, celle-ci plus associée à l'approche expérimentale, celle-là intimement liée à l'approche clinique.

Bibliographie : J.Ardoino Education et Politique, 1977, Paris et Education et Relations, 1980, Paris. G.Devereux Essai d'ethno-psychanalyse complémentariste, Flammarion, Paris, 1972. R.Barbier La recherche-action dans l'institution éducative, 1977, Paris. R.Hess La sociologie d'intervention, 1981, Paris.

J.Ardoino (mai 1986).